

Dragon: The Bruce Lee Story

André Caron

Numéro 165, juillet–août 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, A. (1993). Compte rendu de [*Dragon: The Bruce Lee Story*]. *Séquences*, (165), 47–48.

Laura Esquivel — **Phot.**: Emmanuel Lubezki, Steve Bernstein — **Mont.**: Carlos Bolado, Francisco Chiu — **Mus.**: Leo Brower — **Son.**: Juan Carlos Prieto — **Déc.**: Denise Pizzini, Marco Antonio Arteaga, Leo Brown — **Int.**: Lumi Cavazos (Tita), Marco Leonardi (Pedro), Regina Torne (Mère Elena), Mario Ivan Martínez (Brown) — **Prod.**: Alfonso Arau — Mexique — 1992 — 105 minutes — **Dist.**: C/FP.

Dragon : The Bruce Lee Story

Ce n'est pas la première fois que la vie de Bruce Lee est portée à l'écran. Peu après sa mort, survenue le 20 juillet 1973 trois semaines avant la sortie de son dernier film, **Opération Dragon**, une demi-douzaine d'adaptations cinématographiques ont vu le jour, la plupart produites des usines à films de Hong Kong. Je me souviens d'une en particulier : **Bruce Lee, sa vie, ses amours, sa mort**, un vulgaire prétexte à des scènes de combats routiniers. Et je ne compte pas les dizaines de films de kung fu qui utilisent impunément son nom dans des titres du genre **La Vengeance de Bruce Lee** ou **Les Neuf Vies de Bruce Lee**. Le phénomène se poursuit même aujourd'hui, des acteurs chinois allant jusqu'à reprendre son nom autographié différemment, comme «Bruce Li». Avec le temps, la chance de voir une biographie respectueuse sur le légendaire acteur sino-américain semblait bien mince.

Dans ce contexte, **Dragon : The Bruce Lee Story** s'avère une agréable surprise et une étonnante réussite. La présence au générique de la veuve de Bruce Lee, Linda, dont le livre autobiographique a servi de base au scénario, explique sans doute, du moins en partie, le succès de cette hagiographie. En effet, le film parcourt assez fidèlement les grands moments de sa vie et possède une énergie caractéristique des films qui l'ont rendu célèbre. **Dragon** nous permet également de comprendre sa philosophie du combat, reprenant des concepts véritablement enseignés par le maître, comme sa métaphore préférée sur l'adaptabilité de l'eau.

Mise à part cette authenticité biographique, la véritable originalité du film provient de son traitement légendaire et mythique. **Dragon** aborde de front la légende qui entoure Bruce Lee, né en 1940 à San Francisco dans l'année et à l'heure du dragon, selon le calendrier chinois. Outre son premier nom chinois, Lee Jun Fan (qui signifie *retour à San Francisco*, nom plus tard changé en Lee Yuen Kam), il portait aussi le sobriquet Lee Siu Loong (*Le petit dragon*). Deux de ses films les plus célèbres s'intitulent **Opération Dragon** et **La Fureur du Dragon**. Sa carrière, comme sa vie, fut ancrée dans la légende et le folklore chinois. Cela justifie déjà amplement le titre du présent film.

L'autre partie du titre est **The Bruce Lee Story**. On va donc nous raconter

John Cheung et
Jason Scott Lee



une histoire : il s'agit d'une fiction, pas d'un documentaire sur la vie de l'acteur. Les scénaristes insèrent dans le récit une malédiction ancestrale qui affecte les mâles de la famille Lee, ce qui plonge le film dans le fantastique et procure à l'ensemble une cohérence dramatique. Cette malédiction, où un démon personnifié par un guerrier médiéval vient défier Bruce Lee à des moments cruciaux de sa vie, rejoint les superstitions chinoises qui, c'est connu, s'inspirent toujours un peu de la réalité : les peurs intérieures inavouées risquent de détruire l'homme si celui-ci ne les confronte pas et ne les assume pas. En ce sens, le film est très fidèle à la culture chinoise.

Afin de façonner un personnage de légende, on ne retient de la vie de

Bruce Lee que les événements ou les faits qui font avancer le récit. Ainsi, on ne parle ni de sa mère, ni de son frère Robert ou de sa soeur Phoebe; seule importe dans la création d'un héros mythique la présence du père, qui prévient son fils de la malédiction pesant sur eux et précipite son voyage vers les États-Unis. De même, le défi que lui lance la communauté chinoise de Los Angeles, un incident banal dans la vraie vie, sert ici de prétexte à un combat spectaculaire qui lui cause une grave blessure au dos, le clouant au lit pendant six mois. Bien que cette blessure soit un accident stupide que Lee s'était lui-même infligé vers 1970, dans le film, elle se produit beaucoup plus tôt (vers 1964) et sert de tremplin à l'écriture de son livre pour déterminer le déroulement de futurs affrontements. Les auteurs du film ont fait preuve d'une superbe cohérence narrative qui rend l'ensemble très divertissant, voire captivant.

En procédant de cette façon, le réalisateur évite également de montrer le vrai Bruce Lee ou d'introduire des extraits de ses films, ce qui laisse le champ libre à Jason Scott Lee (aucun lien de parenté avec Bruce), choisi plus pour ses talents de comédien (il est excellent) que pour sa ressemblance physique. Le réalisateur réussit même à intégrer astucieusement les différents styles que Bruce Lee utilisait dans ses films. Chaque combat reproduit l'ambiance et l'énergie d'un match dans un de ses films. Ainsi, le duel avec le champion chinois reprend l'atmosphère du combat de Lee avec Chuck Norris dans **La Fureur du Dragon**, tandis que le match revanche se déroule dans l'esprit de l'affrontement entre Lee et Bob Wall dans **Opération Dragon**. Il s'agit là d'une approche très originale, très satisfaisante aussi pour les admirateurs de Bruce Lee.

Mine de rien, **Dragon** en profite pour parler du racisme des Américains envers les Chinois, qui a fortement touché Bruce Lee. Ce racisme est exprimé principalement à travers la mère de Linda, une WASP (White

Anglo-Saxon and Protestant) pure et dure qui voit d'un très mauvais oeil le mariage de sa fille avec ce Jaune. Le film offre également une critique surprenante du rêve américain à travers les angoisses de Bruce qui n'arrive pas à percer aux États-Unis.

Avec **Dragon**, Rob Cohen a réalisé beaucoup plus qu'une simple biographie. Il s'agit d'une oeuvre complexe, certes modeste par sa facture, mais riche en idées et en développements surprenants. Le plus étonnant demeure toutefois l'issue de cette malédiction fantastique, qui revêt un caractère quasi prophétique des plus troublants. Le guerrier-démon rejoint Bruce sur le plateau de tournage de la fameuse séquence des miroirs à la fin d'**Opération Dragon**. Le démon entraîne Bruce dans un cimetière où il lui montre sa propre tombe. À ce moment, Brandon, le fils de Bruce, appelle son père et attire à lui le démon. Bruce s'interpose et élimine le démon, sauvant momentanément la vie de son fils... Quelques semaines avant la sortie de **Dragon**, Brandon Lee, lui-même devenu acteur, était tué dans un accident de tournage. Il avait 28 ans. Le film qu'il était en train de tourner, **The Crow**, s'ouvrait sur Brandon, ressuscité dans sa tombe, défonçant à mains nues le couvercle de son cercueil. La finale de **Dragon** anticipe de façon insolite autant sa mort que l'ouverture de son film. De quoi faire frissonner. **Dragon** lui est d'ailleurs dédié.

Voilà qui rend très émouvant cet hommage à la vie de Bruce Lee, sorti juste à temps pour commémorer le vingtième anniversaire de sa mort. Le succès du film et la popularité renouvelée de Bruce Lee prouvent qu'il était beaucoup plus qu'un acrobate agile et charismatique. Il est devenu avec les années une figure légendaire du cinéma, au même titre que James Dean et Marilyn Monroe. Il est finalement allé les rejoindre au panthéon du septième art.

André Caron

DRAGON: THE BRUCE LEE STORY — Réal.: Rob Cohen — Scén.: Edward Khmara, John Raffo, Rob Cohen — Phot.: David Egby — Mont.: Peter Amundson — Mus.: Randy Edelman — Son: Leslie Shatz — Déc.: Dayna Lee — Cost.: Carol Ramsey — Int.: Jason Scott Lee (Bruce Lee), Lauren Holly (Linda Lee), Robert Wagner (Bill Krieger), Michael Learned (Vivian Emery), Nancy Kwan (Gussie Yang), Kay Tong Kim (Philip Tan), Sterling Macer (Jerome) — Prod.: Raffaella de Laurentiis — États-Unis — 1992 — 120 minutes — Dist.: Universal.

Olivier Olivier

Âgé de neuf ans, Olivier dont le chef s'orne d'une flamboyante casquette rouge va porter à sa mère-grand quelques denrées à se mettre sous la dent. Cette dernière n'a reçu ni déjeuner ni loup affamé. Six ans plus tard, Olivier s'offre à nous comme un fils prodigue. L'adolescent serait-il un fugueur repenté ou un imposteur?

Agnieszka Holland, cette réalisatrice polonaise, qui semble n'appartenir à aucune nation, les épouse toutes avec un bonheur qui sait aller chercher où se trouvent les vrais profondeurs. Elle ne recule devant aucun défi. Qu'il s'agisse d'un martyr (**Le Complot**) ou d'un caméléon-malgré-lui (**Europa Europa**), Holland est de toutes les curiosités et elle n'a pas fini de nous étonner. Ici, son **Olivier Olivier** s'inspire d'un fait divers dans la France de 1984. Mais elle n'a pas essayé de le suivre à la trace. Dans l'évolution de l'action, elle a préféré investir les effluves de son univers. Des effluves à tête et à coeur chercheurs. Agnieszka Holland a privilégié son instinct. On sait que l'instinct peut avoir du génie à répétition. On n'a qu'à admirer les nids d'oiseaux pour s'en convaincre.

Chez les Duval, entre papa Serge et maman Elisabeth, rien ne va plus. Le casino familial joue de malchance. La supposée impuissance de notre vétérinaire de mari poussera l'épouse à tout miser sur le petit Olivier. La fuite en Afrique de Serge et la jalousie de Nadine viendront constater l'échec d'un couple mal assorti. Toute la mise en scène d'Agnieszka Holland va chercher les petits détails qui nous mèneront sur les sentiers d'un mystère

à élucider. Le drame sera coulé dans un suspense sémiologique d'un intérêt soutenu. Pour pénétrer à l'intérieur du drame élaboré par Holland, il faut accepter tout un régime de signes dont certains peuvent paraître fort déroutants. Mais tous ces signes convergent vers un signal d'alarme habilement ménagé. La surprise finale viendra le certifier.

Un des premiers constats de notre réalisatrice veut nous signifier l'enfance idyllique du jeune Olivier. On le découvre dans une campagne vendéenne où les champs de blé font comme une tranche dorée sur le grand livre de la saison estivale. Quand elle filme en travelling latéral le petit Olivier à bicyclette dans un champ de blé, on a l'impression d'une tête qui nage sur les flots d'une mer incandescente. C'est à vous dépolluer les yeux d'un regard blasé! Mais des signes moins féériques nous attendent.

Holland a pris le risque de dérouter certains spectateurs. Le drame abordé ici ne navigue pas sur les eaux plus ou moins tranquilles d'une certaine psychologie qui se targue de tout expliquer. Elle fait appel à des signes

Brigitte Rouan et
Emmanuel
Morozof



qui vont des plus simples aux plus déroutants en passant par le rêve qui prendrait ses désirs pour la réalité. Une soeur qui jalouse son petit frère parce que trop cajolé, ça peut tenir de la plus banale observation. Mais lorsque cette même soeur développe des comportements paranormaux à cause de l'absence de son frère, cela